

Bulletin d'histoire politique

Note critique à propos de Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois*, Montréal, Boréal, 2012

Frédéric Boily



Volume 21, numéro 3, printemps-été 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015333ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015333ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cette note

Boily, F. (2013). Note critique à propos de Mathieu Bock-Côté, *Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois*, Montréal, Boréal, 2012. *Bulletin d'histoire politique*, 21(3), 197–201. <https://doi.org/10.7202/1015333ar>

Note critique à propos de Mathieu Bock-Côté,
Fin de cycle. Aux origines du malaise politique québécois,
 Montréal, Boréal, 2012.

FRÉDÉRIC BOILY
Université de l'Alberta

Depuis sa parution à l'hiver 2012, l'ouvrage de Mathieu Bock-Côté a suscité de nombreuses réactions. Plusieurs recensions de l'ouvrage sont parues, on en compte deux dans le dernier numéro du *Bulletin d'histoire politique*, une autre dans *Spirale*, sans oublier le *Devoir*, ainsi qu'une présentation dans une émission de variété à haute teneur médiatique (*Tout le monde en parle*). Et j'en passe. Notons avant d'aller plus loin que toute cette attention vient contredire une affirmation de l'auteur selon laquelle «le barrage que représentent les élites médiatiques, technocratiques et intellectuelles» (p. 47) empêcherait les essayistes comme Bock-Côté de s'exprimer, voire d'être victimes d'ostracisme sous la forme d'une accusation de populisme. Au regard de l'attention qui lui est accordée et sans oublier qu'il soit devenu chroniqueur au *Journal de Montréal*, il devient plutôt difficile de parler d'un «barrage» prévenant l'expression d'idées comme les siennes. Que ses idées dérangent est une chose, qu'elles ne soient pas entendues autant que Bock-Côté le voudrait en est une autre. Chose certaine, il est vrai que ses propos suscitent la controverse, les formules à l'emporte-pièce dont il a le secret tout comme certains raccourcis dans le propos, sont de nature à provoquer de vives réactions et à donner un effet d'obstruction. Il n'empêche que nombreux sont ceux qui ont entendu parler de son livre. Ainsi, plutôt d'offrir un énième compte rendu de son livre, je me propose de rappeler à larges traits l'argumentation d'ensemble proposée par Bock-Côté, de discuter de certaines critiques émises à propos de son approche et d'évaluer les thèses du livre à la lumière de la récente élection.

L'ouvrage peut se lire comme une œuvre en deux mouvements. Le premier mouvement, tragique, concerne le diagnostic posé à propos de l'épuisement intellectuel du mouvement national en particulier et de l'essoufflement politique de la société québécoise en général, celui-ci découlant de celui-là. À ses yeux, la société québécoise se retrouve en profonde décélération politique. C'est que le projet de régénération de la société québécoise, élaboré dans les forges de la Révolution tranquille au début des années 1960, s'avère tout simplement éteint. D'une certaine façon, Bock-Côté affirme que la société québécoise ne se retrouve pas qu'en panne d'inspiration. En effet, s'il croyait à une telle chose, son diagnostic serait différent : il suffirait de trouver un souffle nouveau avec des stratégies inédites qui permettraient de relancer le projet national d'abord, la société québécoise ensuite. Toutefois, le diagnostic de l'essayiste-sociologue va plus loin, la société québécoise n'étant pas seulement en attente de repartir puisque la fin de cycle évoquée dans le titre « correspond à une transition historique » (p. 19) qui a débuté dans les années 1960 et qui se ferme graduellement depuis le référendum de 1995. Et cette fermeture du cycle se produit sans qu'aucun acteur politique ne sache trop quoi proposer quant aux solutions et projets qui pourraient relancer la société québécoise. Le constat va au-delà de la lucidité et la société québécoise se retrouverait privée de sens.

Par la suite, le second mouvement vise à comprendre ce qui est arrivé ou à identifier les racines du mal. Essentiellement, Bock-Côté décèle à l'intérieur du projet issu de la Révolution tranquille un noyau de contradictions qui aurait eu pour effet, avec le passage du temps, de miner le socle intellectuel sur lequel le projet national reposait. Ces contradictions qui trouvent leur origine du côté gauche seraient une gracieuseté de groupes qui, du RIN à Parti pris et d'intellectuels comme André D'Allamagne et les deux Pierre, Vallières et Bourgault, auraient entraîné, chacun à leur façon, le mouvement national dans une dérive révolutionnaire. Plus exactement, il reproche à ces intellectuels de s'être livrés à une critique trop sévère et radicale et il les accuse d'avoir cherché à ramener les pendules de l'histoire à zéro, c'est-à-dire de faire table rase du passé canadien-français. À cet égard, Bock-Côté met dans un même sac des mouvements généralement considérés comme étant opposés : « De *Cité libre* à *Parti pris*, l'intelligentsia accentuera un radicalisme idéologique entraînant peu à peu l'imperméabilisation de la société québécoise par rapport à ses propres traditions politiques et culturelles [...] » (p. 60-61). Oubliant le passé, on se retrouvait d'un côté et de l'autre dans l'utopisme social plutôt que dans le nationalisme. Ce faisant, le projet national se développait en possédant à l'intérieur de son propre code génétique les futures contradictions qui, quarante ans plus tard, finiraient par le dévorer de l'intérieur et presque pour de bon, comme cela est arrivé au

moment de l'élection fédérale de mai 2011 lorsque le NPD a déclassé le BQ.

Évidemment, certains critiquent Bock-Côté ou bien pour son « obsession conservatrice » ou bien pour son populisme¹. Obsédé par le conservatisme, dit-on? Sans doute, mais d'une certaine façon, il faut reconnaître qu'il développe avec une constance peu commune ses idées d'un écrit à l'autre. À cet égard, *Fin du cycle* poursuit dans la voie tracée par son précédent essai *La dénationalisation tranquille*². Moins fouillé intellectuellement, *Fin de cycle* s'inscrit dans le même sillon tracé précédemment, celui de la dérive gauchiste des élites souverainistes. C'est pourquoi on l'a aussi accusé de faire preuve de populisme. Ainsi, lorsque Bock-Côté se fait l'interprète des désirs des Québécois et qu'il pianote la partition du « sens commun contre les élites », il injecte assurément une dose de *populisme lite* dans son discours. *Populisme lite* parce que plusieurs ne prennent pas la peine de distinguer les différentes formes de populisme, laissant ainsi planer un doute sur une possible filiation de Bock-Côté avec les partis politiques européens appartenant à cette mouvance. Or il ne nage pas dans ces eaux et, à mes yeux, il reste plus conservateur que populiste. En outre, lui coller cette étiquette de populiste à partir de l'idée voulant qu'il interprète sans trop prouver empiriquement ce qu'il avance, c'est élever une critique qui peut se retourner contre bien des intellectuels. En effet, Bock-Côté marche dans les traces de nombreux interprètes de la société québécoise qui, tout au long du XX^e siècle, ont prétendu savoir ce que les Canadiens français d'abord et les Québécois ensuite pensaient et voulaient poursuivre comme projet politique. Alors on peut bien le ranger du côté des populistes si on veut, mais il sera forcément en bonne compagnie.

Par ailleurs, d'autres dimensions de l'ouvrage suscitent l'irritation, notamment lorsque Bock-Côté se laisse emporter par le sens de la formule choc, qu'il manie habilement faut-il reconnaître, ou encore par certains raccourcis dans l'argumentation. En effet, le sociologue disparaît trop souvent derrière l'essayiste à la française. Un exemple parmi d'autres lorsqu'il avance que des produits culturels, comme le film C.R.A.Z.Y., symboliseraient cette volonté d'effacer la « mémoire de l'émancipation nationale » au profit de celle « de l'émancipation sociale » (p. 129). Or Bock-Côté se contente d'une référence en passant à ce film, trop pressé pour pousser l'analyse. Mais un examen plus posé aurait montré que l'opposition, dans le film, n'est pas tant entre passé et présent qu'entre deux types de cultures populaires en quête de légitimité, soit la culture populaire symbolisée par le père sous la forme du country (Patsy Cline) et de la chanson française (Charles Aznavour) et celle du fils qui, en quête de son identité sexuelle, s'inscrit dans un univers d'inspiration rock. En fait, comme nous l'avons dit ailleurs, le country qui est la musique du père n'était pas valorisé dans le passé³. Bref, le film n'illustre pas vraiment la thèse d'un oubli du passé.

Dans le même genre, celui de se servir de produits culturels comme révélateurs de tendance politique, l'historien Éric Bédard propose des analyses (comme celle de la série Duplessis par exemple) plus élaborées et solides⁴.

Cela dit, en misant trop exclusivement sur les points faibles de l'analyse de Bock-Côté pour le faire passer pour la mouche du coche du nationalisme québécois, plusieurs critiques passent rapidement sur la thèse de fond qu'il avance. À vrai dire, les recensions de son ouvrage se terminent souvent, après avoir énuméré nombre d'erreurs d'interprétation, que, tout bien pesé, Bock-Côté touche à quelque chose de fondamental. En effet, il rappelle une vérité désagréable, celle concernant le rapport au passé qui se retrouve au fondement du projet national. Or ce que les critiques de Bock-Côté ne paraissent pas toujours disposés à voir, c'est cette impuissance à se débarrasser de la dimension historique du projet national, c'est-à-dire du passé canadien-français et de l'ethnie. Car, comme l'auteur l'affirmait dans la *Dénationalisation tranquille*, si toutes ces dimensions sont évacuées du projet national, ce dernier devient alors indiscernable du multiculturalisme canadien.

C'est d'ailleurs précisément ce que remarque Claude Morin à propos d'un autre texte de Bock-Côté, paru cette fois dans un collectif consacré à Duplessis. Dans une veine similaire, Morin explique que certains des membres de sa propre famille politique, « animés des meilleures intentions », veulent une Constitution qui prônerait l'ouverture avec « des principes et des dispositions qui, dans la réalité, imposeraient au Québec un "multiculturalisme" à la *canadian*, c'est-à-dire à la Trudeau⁵ ». C'est en ce sens que l'ouvrage de Bock-Côté ne peut être écarté d'un revers de la main par les souverainistes, car il n'est pas seul à penser ainsi, comme le montre l'exemple de Morin. Assurément, le projet de refondation nationale espéré par Bock-Côté avec des piliers ancrés dans le conservatisme a peu de chance de se réaliser. Les nationalistes pluralistes ont raison de souligner qu'un projet national conservateur ne peut passer la rampe électorale. Cela est encore plus vrai au moment où le gouvernement minoritaire de Pauline Marois paraît vouloir gouverner à gauche.

D'ailleurs, il est difficile de ne pas avoir à l'esprit les résultats de l'élection du 4 septembre 2012 et de se demander s'ils illustrent ou non la thèse de Bock-Côté. De prime abord, il semble bien que oui : avec trois partis qui, au soir du scrutin, se partageaient à peu de chose près chacun un tiers de l'électorat, on aurait là l'indication la plus parlante de la désorientation et de la fragmentation de la société québécoise. Indécis quant à l'avenir du Québec, les électeurs pouvaient seulement être hésitants quant aux partis à choisir pour les gouverner. Indéniablement, il y a eu pas mal de flottement dans l'air durant les deux dernières années que ce soit avec la création de la Coalition Avenir Québec ou les déchirements qui ont secoué le Parti québécois. Peut-on pour autant étendre le malaise politique décrit

par Bock-Côté à l'ensemble de la société québécoise et voir dans les résultats de la dernière élection la preuve de l'indécision fondamentale de la société québécoise? En fait, le problème qu'il décrit ne serait-il pas plus circonscrit qu'il veut bien l'admettre?

Car on peut aussi dire que la majorité des électeurs québécois, au moins 60 %, ont opposé une fin de non-recevoir à l'égard d'un projet politique axé sur la souveraineté. Pas beaucoup de malaise ici, plutôt un refus assez net, à vrai dire, de s'engager dans une voie politique menant à la souveraineté. Dans ce contexte, la fin de cycle que Bock-Côté évoque et qui se révèle bien réelle concerne davantage une partie importante de la société québécoise mais pas l'ensemble de celle-ci.

Chose certaine, le prochain cycle politique peine à voir le jour. Mais tout comme nous venons d'assister à un changement de système partisan sur la scène politique canadienne, de la même façon, il y a fort à parier qu'une évolution similaire finira par se produire sur la scène politique québécoise et dans un avenir plus rapproché que lointain, probablement lors de la prochaine élection. Reste à savoir quelle formation politique se retrouvera en troisième position et quels seront les deux partis qui structureront la prochaine configuration partisane.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Louis Cornellier, «L'obsession conservatrice de Bock-Côté», *Le Devoir*, 25 février 2012. Samuel Mercier, «Pourquoi répondre à Mathieu Bock-Côté?», *Spirales*, no. 241, été 2012, p. 10-11.
2. Mathieu Bock-Côté, *La dénationalisation tranquille*, Montréal, Boréal, 2007.
3. Natalie Boisvert et Frédéric Boily, «Le phénomène country-western au Québec: Aux origines de sa marginalisation», *Quebec Studies*, vol. 51, printemps-été 2011, p. 55-56.
4. Voir la recension de Frédéric Boily, «Remastering the Past», *The Dorchester Review*, vol. 2, no. 1, été 2012, p. 58-62.
5. Claude Morin, «À propos de Duplessis, son milieu, son époque, sous la direction de Xavier Gélinas et Lucia Ferretti (Éditions du Septentrion, 2010)», *Bulletin d'histoire politique*, vol. 21, no. 1, 2012, p. 258.